

道德經

Introduction au Tao Te King

Le Livre de la Voie et de la Vertu — Lao Tseu

Traduction française originale et commentaires des
81 chapitres

LE JARDIN D'ÉVEIL — CENTRE TAOÏSTE

Avant-propos

Le Tao Te King (道德經, Dao De Jing, littéralement « Livre de la Voie et de la Vertu ») est, avec le Yi Jing et les textes de Zhuangzi, l'un des fondements du taoïsme. Attribué à un sage nommé Lao Tseu (老子, « Vieux Maître »), il tient en un peu plus de cinq mille caractères chinois répartis en quatre-vingt-un courts chapitres. C'est, après la Bible, le texte le plus traduit au monde.

Qui était Lao Tseu ? L'historien Sima Qian, au premier siècle avant notre ère, rapporte qu'il aurait été archiviste à la cour des Zhou, contemporain plus âgé de Confucius, et qu'il aurait rédigé cet ouvrage à la demande d'un gardien de passe frontalier avant de quitter la civilisation pour disparaître vers l'ouest. Cette biographie a valeur de légende plus que de certitude historique : les spécialistes s'accordent aujourd'hui à penser que le texte est probablement une compilation progressive de sentences et d'aphorismes, rassemblés et mis en forme entre le IV^e et le III^e siècle avant notre ère, et que la figure de Lao Tseu relève en partie du mythe fondateur. Les découvertes archéologiques de Guodian (1993) et de Mawangdui (1973), qui ont livré des versions plus anciennes et partiellement différentes du texte, confirment cette histoire éditoriale complexe. Rien de tout cela n'enlève à la profondeur du texte : que sa sagesse soit l'œuvre d'une seule personne ou de plusieurs générations de sages, elle a traversé vingt-cinq siècles intacte dans sa force.

Le texte se divise traditionnellement en deux parties : le Livre de la Voie (Dao Jing, chapitres 1 à 37), qui traite de la nature du Tao, principe indicible à l'origine de toute chose ; et le Livre de la Vertu (De Jing, chapitres 38 à 81), qui décrit comment cette Voie se déploie concrètement dans l'action, le gouvernement de soi et des autres. Cette division, popularisée par le commentaire de Wang Bi (III^e siècle de notre ère), reste la plus répandue, même si les manuscrits de Mawangdui inversent l'ordre des deux sections.

Le Tao Te King ne s'adresse pas d'abord à l'intellect mais à l'intuition. Son style, elliptique et souvent paradoxal, résiste à toute traduction définitive — chaque caractère chinois classique porte plusieurs sens simultanés, et l'absence de grammaire flexionnelle laisse une ambiguïté volontaire que nul rendu occidental ne peut totalement restituer. La traduction proposée ici n'a donc pas la prétention d'être unique ou définitive : elle vise avant tout la clarté et la fidélité à l'esprit du texte, avec un bref commentaire par chapitre pour éclairer sa portée pratique, en résonance avec les disciplines enseignées au Jardin d'Éveil — Qi Gong, Tai Ji Quan, méditation taoïste.

Note sur deux choix de traduction. Le caractère 德 (De), traditionnellement rendu par « Vertu », n'a pas le sens moral qu'on lui prête souvent en français (bonne conduite, mérite). Il désigne plutôt le potentiel propre à chaque être, sa capacité d'action innée, ce qu'il porte en germe et peut déployer — au sens ancien où l'on parlait de la « vertu » d'une plante médicinale pour désigner son pouvoir curatif, indépendamment de tout jugement moral. La Vertu, dans ce texte, est donc à entendre comme une puissance d'être et d'agir propre à chaque chose, reçue du Tao et actualisée dans le monde — non comme une qualité morale qu'on s'efforcerait d'acquérir. Ce sens est rappelé chaque fois que le contexte s'y prête. Par ailleurs, cette traduction s'efforce d'employer un langage inclusif : les tournures génériques masculines du chinois classique (« celui qui... », « les hommes... ») sont ici rendues par des formulations neutres — « quiconque », « la personne qui... », « les gens », constructions impersonnelles — chaque fois que le texte s'adresse à l'être humain en général plutôt qu'à une figure historiquement masculine (souverain, seigneur). C'est le même principe que nous avons suivi dans notre traduction du Duren Jing.

Pour qui souhaite consulter le texte chinois original, la version de référence (commentaire de Wang Bi) est consultable sur cextext.org (Chinese Text Project), bibliothèque numérique académique en accès libre.

Une dernière remarque, essentielle : le Tao Te King ne se lit pas comme un traité que l'on comprend une fois pour toutes. Chaque relecture, à un âge différent de la vie ou dans une disposition d'esprit différente, y révèle un sens nouveau. C'est un texte à pratiquer autant qu'à lire.

Table des matières

- 01 L'indicible
- 02 La relativité des contraires
- 03 Ne pas exciter les désirs
- 04 L'insondable
- 05 Le soufflet
- 06 L'esprit de la vallée
- 07 S'effacer pour durer
- 08 Comme l'eau
- 09 Savoir s'arrêter
- 10 L'unité retrouvée
- 11 L'utilité du vide
- 12 La sobriété des sens
- 13 Faveur et disgrâce
- 14 La forme sans forme
- 15 Les anciens maîtres de la Voie
- 16 Le retour à la racine
- 17 Le meilleur des gouvernants
- 18 Le déclin de la grande Voie
- 19 Revenir à la simplicité
- 20 Seul parmi la foule
- 21 Le vague et l'indistinct
- 22 Céder pour rester entier
- 23 La nature parle peu
- 24 Sur la pointe des pieds
- 25 Le Tao suit sa propre nature
- 26 Le poids et la légèreté
- 27 Le bon voyageur ne laisse pas de trace
- 28 Connaître le masculin, garder le féminin
- 29 Le monde est un vase sacré
- 30 Après la guerre, les mauvaises années
- 31 Les armes sont instruments de malheur
- 32 Le bois non taillé n'a pas de nom
- 33 Se connaître soi-même
- 34 Le grand Tao se répand partout
- 35 La grande image
- 36 Le souple triomphe du dur
- 37 Le non-agir accomplit tout
- 38 La vertu supérieure
- 39 Ceux qui ont obtenu l'Un
- 40 Le retour, mouvement du Tao
- 41 Les trois degrés de sagacité
- 42 Le Tao engendre l'Un
- 43 Le plus doux surmonte le plus dur
- 44 Savoir se suffire
- 45 La grande perfection semble imparfaite
- 46 Nul plus grand malheur que l'insatisfaction
- 47 Connaître sans sortir
- 48 Diminuer chaque jour
- 49 Le cœur du sage
- 50 Sortir de la vie, entrer dans la mort
- 51 Le Tao engendre, la Vertu nourrit
- 52 La mère du monde
- 53 La grande route et les sentiers
- 54 Ce qui est bien planté ne se déracine pas
- 55 Le potentiel vital abondant, comme le nouveau-né
- 56 Qui sait ne parle pas
- 57 Gouverner sans forcer
- 58 Le malheur s'appuie sur le bonheur
- 59 La sobriété avant tout
- 60 Gouverner un grand État comme on cuit un petit poisson
- 61 Le grand État, comme l'estuaire
- 62 Le Tao, trésor des dix mille êtres
- 63 Agir sans agir
- 64 Un voyage de mille lieues
- 65 Les anciens et la simplicité du peuple
- 66 Fleuves et mers, rois des cent vallées
- 67 Les trois trésors
- 68 Le bon guerrier n'est pas belliqueux
- 69 Ne pas oser être l'hôte
- 70 Mes paroles sont faciles à comprendre
- 71 Savoir qu'on ne sait pas
- 72 Ne pas opprimer le peuple
- 73 Le filet du Ciel
- 74 Le grand charpentier
- 75 Le peuple a faim
- 76 Le souple et le tendre appartiennent à la vie
- 77 L'arc que l'on bande
- 78 Rien n'est plus souple que l'eau
- 79 Après une grande rancune
- 80 Le petit pays, le peu de gens
- 81 Les paroles vraies ne sont pas belles

道

Première partie — Le Livre de la Voie

Dao Jing — Chapitres 1 à 37

01 L'indicible

La Voie que l'on peut énoncer n'est pas la Voie éternelle.
Le nom que l'on peut nommer n'est pas le nom éternel.
Le Sans-nom est l'origine du Ciel et de la Terre ;
le Nommé est la mère des dix mille êtres.
Aussi, demeurer sans désir permet d'en contempler le mystère ;
demeurer dans le désir n'en permet de voir que les manifestations.
Ces deux choses ont même origine et diffèrent seulement de nom ;
on les dit toutes deux obscures.
Obscurité et encore obscurité : la porte de toutes les merveilles.

COMMENTAIRE

Chapitre-seuil : il prévient que tout ce qui suivra ne pourra qu'approcher le Tao par des mots, sans jamais l'épuiser. La distinction entre l'état « sans désir » et l'état « avec désir » annonce une pratique de non-agir (wu wei) et de disponibilité intérieure — l'attitude même que cultivent la méditation et le Qi Gong.

02 La relativité des contraires

Quand chacun sous le Ciel sait reconnaître le beau comme beau, déjà le laid existe.
Quand chacun sait reconnaître le bien comme bien, déjà le mal existe.
Être et non-être s'engendrent l'un l'autre ;
difficile et facile se composent l'un l'autre ;
long et court se mesurent l'un à l'autre ;
haut et bas s'inclinent l'un vers l'autre ;
son et voix s'harmonisent l'un à l'autre ;
avant et après se suivent l'un l'autre.
Voilà pourquoi le sage s'occupe des affaires par le non-agir
et pratique l'enseignement sans parler.
Les dix mille êtres naissent, et il ne les repousse pas ;
il les fait vivre, sans les posséder ;
il agit, sans s'en prévaloir ;
son œuvre accomplie, il ne s'y attache pas.
Et parce qu'il ne s'y attache pas, elle ne le quitte jamais.

COMMENTAIRE

Toute opposition (beau/laid, facile/difficile) n'existe que par comparaison réciproque — aucune n'a de réalité absolue. Le sage, ayant compris cela, cesse de s'agripper aux catégories et agit sans revendiquer le mérite de ses actes : c'est le premier énoncé du wu wei, souvent mal traduit par « inaction » alors qu'il désigne une action sans forçage, sans ego.

03 Ne pas exciter les désirs

Ne pas exalter les gens de mérite évite au peuple de rivaliser.
Ne pas priser les biens rares évite au peuple de voler.
Ne pas exposer ce qui est désirable évite au cœur du peuple de se troubler.
Voilà pourquoi le sage, dans son gouvernement,
vide leur cœur et remplit leur ventre,
affaiblit leurs ambitions et fortifie leurs os.
Il fait en sorte que le peuple soit sans savoir et sans désir,
et que ceux qui savent n'osent pas agir.
Il pratique le non-agir, et rien n'est alors sans ordre.

COMMENTAIRE

Ce chapitre, qui peut heurter la sensibilité moderne dans sa formulation politique, porte une intuition intemporelle : la comparaison et l'accumulation nourrissent l'agitation intérieure. Ramené à la pratique personnelle plutôt qu'au gouvernement d'un peuple, il invite à simplifier ses désirs pour retrouver la stabilité — ancrage du bas-ventre (dantian) cher au Qi Gong plutôt qu'agitation mentale.

04 L'insondable

Le Tao est vide ; qui l'utilise ne le remplit jamais.
Abîme insondable, il semble l'ancêtre des dix mille êtres.
Il émousse les pointes, dénoue les nœuds,
tempère l'éclat, se mêle à la poussière.
Profond, il semble subsister quelque part.
J'ignore de qui il est le fils :
il semble avoir précédé l'Empereur du Ciel.

COMMENTAIRE

Le Tao est décrit comme un vide actif, jamais épuisé par l'usage — image proche de la respiration : plus on l'utilise avec justesse, moins elle se tarit. « Émousser les pointes, tempérer l'éclat » est une formule classique pour désigner l'art d'atténuer sa propre intensité afin de s'accorder au monde plutôt que de le heurter.

05 Le soufflet

Le Ciel et la Terre ne sont pas bienveillants ;
ils traitent les dix mille êtres comme des chiens de paille.
Le sage n'est pas bienveillant ;
il traite le peuple comme des chiens de paille.
L'espace entre le Ciel et la Terre est comme un soufflet de forge :
vide, et pourtant il ne s'épuise pas ;
plus on l'actionne, plus il produit.
Trop de paroles mènent à l'épuisement :
mieux vaut préserver le vide intérieur.

COMMENTAIRE

Les « chiens de paille » étaient des offrandes rituelles, honorées puis jetées sans égard une fois la cérémonie terminée : image d'une nature qui n'a pas de sentimentalité, qui laisse simplement advenir. Le Ciel et la Terre ne favorisent ni ne délaissent — ils sont impartiaux. La comparaison avec le soufflet de forge illustre à nouveau la puissance du vide : c'est le creux, non le plein, qui permet le mouvement et le souffle.

06 L'esprit de la vallée

L'esprit de la vallée ne meurt jamais ; on l'appelle la Femelle mystérieuse.
La porte de la Femelle mystérieuse, on l'appelle la racine du Ciel et de la Terre.
Ininterrompu, comme s'il subsistait toujours,
on l'utilise sans jamais s'épuiser.

COMMENTAIRE

La vallée, creuse et accueillante, symbolise le principe féminin (yin) du Tao : ce qui reçoit, contient et engendre sans effort apparent. Ce court chapitre, l'un des plus commentés par les traditions internes du Qi Gong et du Neidan (alchimie intérieure), associe la vacuité de la vallée à une source inépuisable de vie.

07 S'effacer pour durer

Le Ciel est durable, la Terre est pérenne.
S'ils sont durables et pérennes,
c'est qu'ils ne vivent pas pour eux-mêmes ;
voilà pourquoi ils peuvent durer longtemps.
C'est ainsi que le sage se met en arrière, et se trouve en avant ;
il se place en dehors, et subsiste.
N'est-ce pas parce qu'il est sans intérêt personnel
que son intérêt personnel s'accomplit ?

COMMENTAIRE

Un paradoxe central du texte : c'est en renonçant à se placer au centre que l'on finit par y être naturellement porté. Non par calcul, mais parce que l'oubli de soi enlève les frictions que l'ego crée sans cesse avec le monde.

08 Comme l'eau

La bonté suprême est semblable à l'eau.
L'eau excelle à faire du bien aux dix mille êtres sans entrer en compétition avec eux ;
elle demeure dans les lieux que tous dédaignent —
c'est pourquoi elle est proche du Tao.
Pour l'habitat, priser le sol ;
pour le cœur, priser la profondeur ;
pour donner, priser la bienveillance ;
pour parler, priser la sincérité ;
pour gouverner, priser l'ordre ;
pour agir, priser la compétence ;
pour se mouvoir, priser le moment juste.
Et parce qu'elle ne rivalise avec personne,
l'eau est sans reproche.

COMMENTAIRE

L'un des chapitres les plus cités du Tao Te King, et la métaphore-clé de toute la pensée taoïste : l'eau, en cherchant toujours le point le plus bas, en épousant toute forme sans résistance, incarne la puissance du non-agir. Elle ne force jamais, et pourtant rien ne lui résiste à la longue — image directement transposable à la pratique du Tai Ji Quan, où la souplesse l'emporte sur la raideur.

09 Savoir s'arrêter

Mieux vaut s'arrêter que de vouloir maintenir un vase plein à ras bord.
Une lame trop aiguisée ne garde pas longtemps son tranchant.
Une salle emplie d'or et de jade, nul ne peut la garder.
Richesse et honneurs qui rendent orgueilleux appellent leur propre ruine.
L'œuvre accomplie, se retirer : telle est la Voie du Ciel.

COMMENTAIRE

Une invitation directe à la mesure : ce qui est poussé au sommet ne peut que redescendre. Le sage agit pleinement, mais sait quitter la scène une fois l'œuvre faite, sans s'accrocher au résultat ni à la reconnaissance.

En portant ensemble ton âme et ton corps, peux-tu ne pas te diviser ?
 En concentrant ton souffle jusqu'à la plus grande souplesse, peux-tu être comme le nouveau-né ?
 En purifiant ta vision intérieure, peux-tu la garder sans tache ?
 En aimant le peuple et en gouvernant l'État, peux-tu agir sans savoir agir ?
 Quand s'ouvrent et se ferment les portes du Ciel, peux-tu jouer le rôle de la femelle ?
 En comprenant tout, en pénétrant tout, peux-tu rester sans agir ?
 Faire naître et nourrir,
 faire naître sans posséder,
 agir sans s'en prévaloir,
 faire grandir sans dominer :
 voilà ce qu'on nomme la Vertu mystérieuse.

COMMENTAIRE

Une série de questions adressées au pratiquant plutôt que des affirmations : concentrer le souffle jusqu'à la souplesse du nouveau-né est une formule que toute la tradition du Qi Gong reprendra comme objectif de pratique. La « Vertu mystérieuse » (Xuan De) ne désigne pas ici une qualité morale, mais le potentiel d'engendrement et de croissance à l'œuvre dans la nature elle-même — cette capacité de faire naître et de nourrir sans jamais chercher à posséder, à l'image d'une mère qui élève son enfant, ou d'une graine qui porte en elle tout l'arbre à venir.

11 L'utilité du vide

Trente rayons convergent vers un moyeu ;
 c'est de son vide que dépend l'usage du char.
 On façonne l'argile pour en faire un vase ;
 c'est de son vide que dépend l'usage du vase.
 On perce portes et fenêtres pour faire une maison ;
 c'est de son vide que dépend l'usage de la maison.
 Ainsi, le plein procure l'avantage,
 mais c'est le vide qui procure l'usage.

COMMENTAIRE

Une démonstration limpide, par l'exemple concret (roue, vase, maison), que le vide n'est pas absence mais fonction essentielle. Sur le plan intérieur, ce chapitre invite à ne pas chercher à « remplir » son esprit ou sa vie à tout prix : c'est l'espace laissé libre qui rend la vie utilisable, respirable.

12 La sobriété des sens

Les cinq couleurs aveuglent le regard ;
 les cinq sons assourdissent l'oreille ;
 les cinq saveurs émoussent le palais ;
 la course et la chasse rendent le cœur agité ;
 les biens difficiles à obtenir entravent la conduite.
 Voilà pourquoi le sage se soucie du ventre, non de l'œil ;
 il rejette cela, il choisit ceci.

COMMENTAIRE

Une critique de la surstimulation sensorielle, étonnamment actuelle. « Se soucier du ventre, non de l'œil » signifie privilégier la sensation intérieure, le centre vital (dantian), plutôt que la poursuite extérieure et sans fin des plaisirs des sens — un principe directement pratiqué en Qi Gong, où l'attention se ramène toujours au centre du corps.

13 Faveur et disgrâce

Faveur et disgrâce sont pareillement à craindre ;
prise grand souci de son corps comme d'un grand malheur.
Que signifie : faveur et disgrâce sont pareillement à craindre ?
La faveur abaisse : l'obtenir effraie, la perdre effraie ;
voilà ce qu'on entend par faveur et disgrâce pareillement à craindre.
Que signifie : prendre grand souci de son corps comme d'un grand malheur ?
Si j'ai de grands malheurs, c'est que j'ai un corps ;
quand je n'aurai plus de corps, quels malheurs pourrais-je avoir ?
C'est pourquoi quiconque prise le monde autant que son propre corps
peut se voir confier le monde ;
quiconque aime le monde autant que son propre corps
peut se voir remettre le monde.

COMMENTAIRE

Faveur et disgrâce sont ici mises sur le même plan : toutes deux nous tiennent en dépendance du regard extérieur, toutes deux nous « abaissent » en nous rendant instables. Le chapitre propose un retournement : quiconque prend soin de lui-même comme il prendrait soin du monde entier — ni plus, ni moins — devient digne de responsabilité, précisément parce qu'il n'est plus otage de ce que les autres pensent de lui.

14 La forme sans forme

On le regarde et on ne le voit pas : on l'appelle l'Invisible.
On l'écoute et on ne l'entend pas : on l'appelle l'Inaudible.
On le saisit et on ne le tient pas : on l'appelle l'Insaisissable.
Ces trois-là ne peuvent être scrutés davantage :
ils se confondent et ne forment qu'un.
Son sommet n'est pas lumineux, sa base n'est pas obscure.
Sans fin, il ne peut être nommé ;
il retourne au non-être.
On l'appelle la forme sans forme, l'image sans image ;
on l'appelle le vague, l'indistinct.
On lui fait face et l'on n'en voit pas le commencement ;
on le suit et l'on n'en voit pas la fin.
Tiens-toi à la Voie ancienne pour maîtriser l'existence présente ;
connaître l'origine ancienne, c'est cela le fil du Tao.

COMMENTAIRE

Un des chapitres les plus métaphysiques : le Tao échappe aux trois sens principaux (vue, ouïe, toucher) car il n'est ni objet ni phénomène. Il ne peut être connu que par assimilation directe, non par observation extérieure — fondement théorique de toute pratique méditative visant l'union avec le Tao plutôt que sa description intellectuelle.

Les anciens qui excellaient dans la pratique du Tao
 étaient subtils, mystérieux, pénétrants, insondables ;
 leur profondeur était telle qu'on ne pouvait les connaître.
 N'ayant pu les connaître, forçons-nous seulement à les décrire :
 prudents comme s'ils traversaient un torrent en hiver,
 attentifs comme s'ils craignaient les voisins de tous côtés,
 graves comme des invités,
 fondants comme la glace sur le point de fondre,
 simples comme le bois non taillé,
 vastes comme la vallée,
 troubles comme l'eau boueuse.
 Qui sait rendre calme et clair peu à peu ce qui est trouble ?
 Qui sait animer et faire naître peu à peu ce qui est immobile ?
 Quiconque maintient cette Voie ne cherche pas la plénitude.
 Ne cherchant pas la plénitude, il peut s'user sans se renouveler.

COMMENTAIRE

Un portrait tout en nuances du sage taoïste, décrit uniquement par métaphores car il échappe à toute définition directe. La formule « qui sait rendre calme et clair peu à peu ce qui est trouble » est souvent citée dans la pratique méditative : la clarté ne s'impose pas de force, elle se laisse décanter, comme l'eau boueuse qu'on laisse simplement reposer.

16 Le retour à la racine

Atteins le comble du vide, maintiens fermement le repos.
 Les dix mille êtres s'activent ensemble ;
 moi, j'observe leur retour.
 Ces êtres, si florissants soient-ils,
 retournent chacun à leur racine.
 Retourner à sa racine, c'est le repos ;
 c'est ce qu'on appelle revenir à sa destinée.
 Revenir à sa destinée, c'est l'éternel ;
 connaître l'éternel, c'est l'illumination.
 Ne pas connaître l'éternel, c'est agir aveuglément, source de malheur.
 Connaître l'éternel rend tolérant ;
 être tolérant mène à l'impartialité ;
 être impartial mène à la royauté ;
 la royauté rejoint le Ciel ;
 le Ciel rejoint le Tao ;
 le Tao est éternel :
 toute la vie, on est sans péril.

COMMENTAIRE

Un chapitre fondamental pour la méditation assise : « atteindre le comble du vide, maintenir fermement le repos » est une formule qu'on retrouvera constamment reprise par les traditions internes chinoises. L'observation du retour de toute chose à sa source — la respiration qui repart, la saison qui recommence — est présentée comme la porte d'accès à la connaissance véritable, plus sûre que toute accumulation de savoir.

17 Le meilleur des gouvernants

Des plus grands souverains, le peuple sait à peine qu'ils existent.
Viennent ensuite ceux qu'on aime et qu'on loue.
Viennent ensuite ceux qu'on craint.
Viennent enfin ceux qu'on méprise.
Quand la confiance manque, la défiance apparaît.
Combien précieuses sont les paroles rares !
L'œuvre accomplie, les affaires menées à bien,
les gens ordinaires diront : « Cela est venu naturellement. »

COMMENTAIRE

Un idéal de discrétion dans l'exercice de toute forme d'autorité — y compris, transposé à l'échelle individuelle, dans la manière de guider ou d'enseigner. Le meilleur maître est celui dont l'influence se fait si naturelle que l'élève croit avoir tout accompli par lui-même.

18 Le déclin de la grande Voie

Quand la grande Voie est délaissée, apparaissent la bienveillance et la justice.
Quand la sagacité et l'intelligence se répandent, apparaît la grande hypocrisie.
Quand les six liens de parenté sont en désaccord, apparaissent piété filiale et affection paternelle.
Quand l'État est dans le désordre, apparaissent les fonctionnaires loyaux.

COMMENTAIRE

Un constat désabusé : les vertus que l'on érige en valeurs officielles (bienveillance, piété filiale, loyauté) n'apparaissent comme telles, nommées et vantées, que lorsque l'harmonie naturelle qui les rendait invisibles a déjà été perdue. Là où le Tao règne, nul besoin de proclamer la vertu — elle est simplement vécue, sans qu'on ait à la nommer.

19 Revenir à la simplicité

Abandonne la sainteté, rejette la sagacité : le peuple y gagnera cent fois.
Abandonne la bienveillance, rejette la justice : le peuple retrouvera piété filiale et affection.
Abandonne l'habileté, rejette le profit : voleurs et brigands disparaîtront.
Ces trois formules ne suffisent pas comme préceptes ;
aussi faut-il donner un point d'appui :
montre la simplicité, embrasse le bois non taillé,
restreins l'intérêt personnel, diminue les désirs.

COMMENTAIRE

Ce chapitre prolonge le précédent : plutôt que de multiplier les règles morales, mieux vaut revenir à la sobriété fondamentale — l'image du « bois non taillé » (pu), motif récurrent du texte, désigne l'état naturel avant toute sculpture, toute convention sociale surajoutée.

Renonce à l'étude, et tu seras sans souci.

Entre approuver et désapprouver, quelle est la différence ?

Entre le beau et le laid, quelle est la différence ?

Ce que les gens redoutent, il faut bien le redouter aussi — vaste, sans limite.

La foule est joyeuse, comme conviée à un grand banquet, comme montée sur une terrasse au printemps ;

moi seul reste immobile, sans signe, comme un nourrisson qui n'a pas encore souri,

las, comme quiconque n'a nulle part où retourner.

La foule a en abondance ; moi seul semble avoir tout perdu.

J'ai un cœur d'insensé, tout embrouillé.

Les gens ordinaires sont lucides, lucides ; moi seul suis dans la confusion.

Les gens ordinaires sont perspicaces, perspicaces ; moi seul suis dans l'indistinction —

instable comme la mer, flottant comme si je n'avais nul lieu où m'arrêter.

Chacun a son usage ; moi seul suis inapte et fruste.

Moi seul je diffère de tous les autres,

et je prise la mère qui nourrit.

COMMENTAIRE

Un des passages les plus personnels et les plus touchants du texte, presque une confession : quiconque a choisi la Voie se sent souvent en décalage avec l'agitation du monde, à contretemps de la foule. Loin d'être une plainte, c'est une acceptation sereine de cette différence — la « mère qui nourrit » désignant le Tao lui-même, seul point d'ancrage véritable.

21 Le vague et l'indistinct

Le grand potentiel, dans sa forme, ne suit que le Tao.

Le Tao, comme chose, est vague et indistinct.

Indistinct, vague, pourtant il contient des images ;

vague, indistinct, pourtant il contient des choses.

Profond, obscur, pourtant il contient une essence ;

cette essence est bien réelle, elle contient une vérité.

Depuis l'antiquité jusqu'à aujourd'hui, son nom n'a jamais disparu,

et par lui l'on peut discerner l'origine de toutes choses.

Comment sais-je qu'il en est ainsi de l'origine de toutes choses ? Par cela même.

COMMENTAIRE

Le Tao est décrit comme une réalité paradoxale : sans forme définie, il n'est pourtant pas néant, il « contient » image, chose, essence, vérité. La Vertu (De) — ici rendue par « potentiel » pour souligner qu'il ne s'agit pas d'une qualité morale — est la manière dont cette réalité insaisissable se manifeste concrètement dans chaque être : son pouvoir propre d'exister et d'agir, entièrement dérivé du Tao. Le texte affirme que la connaissance du Tao ne vient pas de la déduction logique mais d'une expérience directe et intuitive — « par cela même ».

Ce qui est incomplet devient entier ;
 ce qui est courbé devient droit ;
 ce qui est creux se remplit ;
 ce qui est usé se renouvelle ;
 avoir peu, c'est obtenir ;
 avoir beaucoup, c'est s'égarer.
 Voilà pourquoi le sage embrasse l'Un et devient le modèle du monde.
 Il ne s'affiche pas : il rayonne ;
 il ne s'affirme pas : il brille ;
 il ne se vante pas : son mérite est reconnu ;
 il ne se glorifie pas : il dure.
 Justement parce qu'il ne rivalise avec personne,
 personne dans le monde ne peut rivaliser avec lui.
 L'antique formule « ce qui est incomplet devient entier » — était-ce une parole vide ?
 En vérité, c'est dans l'entière vérité véritable qu'il faut revenir.

COMMENTAIRE

Une série de paradoxes qui illustrent le principe de la voie courbe préférable à la voie droite forcée : céder n'est pas perdre, mais la condition même du retour à l'intégrité. Sur le plan corporel, ce principe se retrouve directement dans le Tai Ji Quan, où l'on cède à la force adverse pour mieux la neutraliser, plutôt que de s'y opposer frontalement.

23 La nature parle peu

Parler peu, c'est suivre la nature.
 Un vent violent ne dure pas toute une matinée ;
 une pluie battante ne dure pas toute une journée.
 Qui donc produit cela ? Le Ciel et la Terre.
 Si le Ciel et la Terre eux-mêmes ne peuvent faire durer les choses,
 à plus forte raison l'être humain !
 Voilà pourquoi quiconque suit le Tao s'identifie au Tao ;
 quiconque suit la Vertu s'identifie à la Vertu ;
 quiconque suit la perte s'identifie à la perte.
 À qui s'identifie au Tao, le Tao lui-même se donne avec joie ;
 à qui s'identifie à la Vertu, la Vertu elle-même se donne avec joie ;
 à qui s'identifie à la perte, la perte elle-même se donne avec joie.
 Quand la confiance manque, la défiance apparaît.

COMMENTAIRE

Même les phénomènes les plus violents de la nature — orage, tempête — sont par essence temporaires. Ce chapitre encourage à ne pas forcer ses propres paroles ni ses états intérieurs : ce qui est excessif s'épuise vite de lui-même, tandis que ce qui s'accorde durablement au Tao se nourrit en retour de cet accord.

24 Sur la pointe des pieds

Qui se dresse sur la pointe des pieds ne tient pas debout.
 Qui enjambe à grands pas n'avance pas longtemps.
 Qui s'affiche ne rayonne pas.
 Qui s'affirme ne brille pas.
 Qui se vante n'obtient aucun mérite.
 Qui se glorifie ne dure pas.
 Face au Tao, tout cela s'appelle : reste de nourriture, excroissance inutile —
 les êtres eux-mêmes en ont horreur.
 C'est pourquoi quiconque possède le Tao ne s'y attarde pas.

COMMENTAIRE

Un écho direct du chapitre 22, formulé cette fois en négatif : tout excès de posture, toute tentative de se grandir artificiellement, produit l'effet inverse de celui recherché. L'image physique — se dresser sur la pointe des pieds, enjamber à grands pas — est parlante pour quiconque pratique le Tai Ji Quan ou le Qi Gong : un ancrage forcé est toujours instable.

25 Le Tao suit sa propre nature

Il est une chose accomplie dans le chaos primordial,
née avant le Ciel et la Terre.
Silencieuse ! Vide !
Elle se tient seule et ne change pas ;
elle circule partout et ne s'épuise jamais ;
on peut la considérer comme la mère du monde.
J'ignore son nom ; je la désigne par le mot « Tao » ;
m'efforçant de la nommer, je l'appelle « Grande ».
Grande, on dit qu'elle s'en va ;
s'en allant, on dit qu'elle s'éloigne ;
s'éloignant, on dit qu'elle revient.
Voilà pourquoi le Tao est grand, le Ciel est grand, la Terre est grande, et l'être humain aussi est grand.
Dans l'univers, il y a quatre grandeurs, et l'être humain en est une.
L'être humain suit les lois de la Terre ;
la Terre suit les lois du Ciel ;
le Ciel suit les lois du Tao ;
le Tao suit sa propre nature.

COMMENTAIRE

Sans doute la formule la plus célèbre de tout l'ouvrage : « le Tao suit sa propre nature » (道法自然, Dao fa ziran) — le Tao n'obéit à rien d'extérieur à lui-même, il est spontanéité pure. Cette chaîne de dépendances (être humain-Terre-Ciel-Tao) situe l'être humain comme partie intégrante d'un ordre plus vaste, et non comme son maître.

26 Le poids et la légèreté

Le lourd est la racine du léger ;
le calme est le maître de l'agitation.
Voilà pourquoi le sage, en voyage tout un jour,
ne s'éloigne pas de son bagage ;
même au milieu de la splendeur des palais,
il demeure paisible, au-dessus des choses.
Comment le maître de dix mille chars
se comporterait-il légèrement face au monde ?
Être léger, c'est perdre sa racine ;
être agité, c'est perdre sa maîtrise.

COMMENTAIRE

Une image très concrète : le voyageur avisé ne se sépare jamais de ses bagages essentiels, tout comme le sage ne se sépare jamais de son centre de gravité intérieur, quelles que soient les circonstances extérieures. En Tai Ji Quan comme en Qi Gong, la stabilité du bassin (le « lourd ») conditionne la liberté du haut du corps (le « léger »).

Qui sait bien marcher ne laisse pas de trace ;
 qui sait bien parler ne commet pas de faute ;
 qui sait bien compter n'a besoin d'aucun boulier ;
 qui sait bien fermer une porte n'a besoin ni verrou ni serrure, et pourtant nul ne peut l'ouvrir ;
 qui sait bien nouer n'a besoin d'aucune corde, et pourtant nul ne peut le dénouer.

Voilà pourquoi le sage sait toujours secourir autrui,
 et n'abandonne personne ;
 il sait toujours secourir les êtres,
 et n'abandonne rien.

On appelle cela suivre la clarté innée.

La personne de bien enseigne à quiconque ne l'est pas ;
 quiconque ne l'est pas est la ressource de la personne de bien.

Qui ne prise pas son maître, qui n'aime pas sa ressource,
 même savant, s'égare profondément.

Voilà ce qu'on appelle le secret essentiel.

COMMENTAIRE

La véritable maîtrise, dans quelque art que ce soit, ne laisse pas de trace visible — elle s'accomplit sans effort apparent, à l'inverse de la virtuosité ostentatoire. La seconde partie du chapitre pose un principe pédagogique remarquable : nul n'est à rejeter, car chacun, même dans son erreur, sert de miroir instructif à autrui.

28 Connaître le masculin, garder le féminin

Connaître le masculin, garder le féminin :
 c'est être le ravin du monde.

Être le ravin du monde,
 c'est ne jamais se séparer de la Vertu constante,
 c'est revenir à l'état du nouveau-né.

Connaître le blanc, garder le noir :
 c'est être le modèle du monde.

Être le modèle du monde,
 c'est ne jamais dévier de la Vertu constante,
 c'est revenir à l'infini.

Connaître l'honneur, garder l'humilité :
 c'est être la vallée du monde.

Être la vallée du monde,
 c'est voir la Vertu constante s'accomplir en soi,
 c'est revenir au bois non taillé.

Le bois non taillé, une fois façonné, devient ustensile ;
 le sage, en l'employant, devient chef des officiers.

C'est pourquoi la grande sculpture ne taille rien.

COMMENTAIRE

Ce chapitre articule trois paires (masculin/féminin, clarté/obscurité, honneur/humilité) selon un même mouvement : connaître pleinement un pôle tout en habitant volontairement l'autre. Ce n'est pas ignorance, mais choix conscient de la réceptivité plutôt que de l'affirmation — posture fondamentale du pratiquant de Qi Gong, qui cultive la force en cultivant d'abord le relâchement. La « Vertu constante » désigne ici le potentiel d'être pleinement présent en toute chose, jamais entamé ni divisé : c'est en ne fuyant aucun de ces pôles que ce potentiel demeure intact, comme celui du nouveau-né avant que rien ne l'ait encore façonné.

29 Le monde est un vase sacré

Ceux qui veulent s'emparer du monde et le façonner à leur guise,
je vois qu'ils n'y parviendront pas.
Le monde est un vase sacré ; on ne peut le façonner.
Qui le façonne le détruit ; qui le retient le perd.
Car parmi les êtres, les uns précèdent, les autres suivent ;
les uns exhalent doucement, les autres soufflent avec force ;
les uns sont robustes, les autres sont faibles ;
les uns s'élèvent, les autres s'effondrent.
Voilà pourquoi le sage rejette l'excès, rejette l'abondance, rejette la démesure.

COMMENTAIRE

Toute volonté de contrôle absolu sur le monde — ou sur soi-même — se heurte à sa nature intrinsèquement changeante et diverse. Le sage renonce non à l'action, mais à l'excès dans l'action : c'est la voie du milieu, ni forçage ni abandon.

30 Après la guerre, les mauvaises années

Quiconque assiste le souverain par le Tao
ne cherche pas à dominer le monde par la force des armes ;
de tels actes ont coutume de se retourner contre leur auteur.
Là où stationnent les troupes, ronces et épines poussent.
Après les grandes armées, viennent immanquablement les années de disette.
Le bon stratège s'arrête au résultat obtenu ;
il n'ose forcer par la puissance.
Il obtient le résultat sans s'en glorifier,
sans s'en vanter, sans en tirer orgueil ;
il obtient le résultat parce qu'il ne pouvait faire autrement ;
il obtient le résultat sans chercher à dominer.
Car ce qui est en pleine force vieillit :
on appelle cela contraire au Tao.
Ce qui est contraire au Tao prend fin de bonne heure.

COMMENTAIRE

Une critique directe de la guerre de conquête, mais lisible plus largement comme une mise en garde contre toute victoire obtenue par la force pure : elle appelle toujours un retour de bâton. « Ce qui est en pleine force vieillit » rappelle que tout sommet de puissance annonce déjà le déclin.

31 Les armes sont instruments de malheur

Les armes, si belles soient-elles, sont des instruments de malheur ;
tous les êtres les ont en horreur.
Voilà pourquoi quiconque possède le Tao ne s'y attarde pas.
Le sage, dans la vie courante, honore la gauche ;
en usant des armes, il honore la droite.
Les armes sont des instruments de malheur, non les instruments du sage ;
il n'y recourt que faute de mieux, et l'esprit calme et détaché reste son bien le plus précieux.
Vainqueur, il ne s'en réjouit pas :
s'en réjouir, c'est se plaire à tuer des hommes.
Or qui se plaît à tuer des hommes ne peut réaliser ses desseins dans le monde.
Dans les affaires heureuses, on honore la gauche ;
dans les affaires funestes, on honore la droite.
Le général en second se tient à gauche ; le général en chef se tient à droite —
on le place ainsi comme lors des rites funéraires.
Quand on a tué un grand nombre d'hommes, on les pleure avec une profonde tristesse ;
la victoire elle-même doit être traitée comme des funérailles.

COMMENTAIRE

Un des passages les plus explicitement pacifistes du texte : même la victoire militaire doit être vécue dans le deuil, non dans la célébration, car elle repose toujours sur la perte de vies humaines. Le symbolisme gauche/droite renvoie aux usages rituels chinois anciens (la gauche associée au yang, à la vie ; la droite au yin, au deuil).

32 Le bois non taillé n'a pas de nom

Le Tao, éternellement, n'a pas de nom.
Le bois non taillé, si menu soit-il,
nul dans le monde ne peut le soumettre.
Si rois et seigneurs savaient s'y tenir,
les dix mille êtres d'eux-mêmes se rallieraient.
Le Ciel et la Terre s'unissent alors pour faire descendre la douce rosée,
et le peuple, sans qu'on le lui commande, trouve de lui-même l'harmonie.
Dès que l'on commence à tailler, les noms apparaissent ;
une fois les noms apparus, il faut aussi savoir s'arrêter.
Savoir s'arrêter préserve du danger.
Le Tao, présent dans le monde,
est comme les ruisseaux et les vallées qui rejoignent fleuves et mers.

COMMENTAIRE

L'image du « bois non taillé », déjà rencontrée aux chapitres 19 et 28, revient ici associée à une force paradoxale : ce qui n'a pas de forme définie ne peut être vaincu, précisément parce qu'il n'offre nulle prise. « Savoir s'arrêter » (l'un des principes les plus répétés du texte) prévient l'excès dès que la forme, le nom, la distinction commencent à se multiplier.

33 Se connaître soi-même

Connaître les autres, c'est la sagesse ;
se connaître soi-même, c'est l'illumination.
Vaincre les autres, c'est la force ;
se vaincre soi-même, c'est la vraie puissance.
Savoir se suffire, c'est la richesse.
Agir avec persévérance, c'est avoir de la volonté.
Ne pas perdre sa place, c'est durer.
Mourir sans disparaître, c'est vivre longtemps.

COMMENTAIRE

Un chapitre-sentence, dense et mémorable, qui déplace chaque valeur commune (sagesse, force, richesse) vers son versant intérieur. La formule finale, « mourir sans disparaître », est diversement interprétée : certains y lisent la persistance de l'œuvre ou de l'enseignement au-delà de la mort physique, d'autres l'union avec le Tao éternel qui ne connaît pas de fin.

34 Le grand Tao se répand partout

Le grand Tao se répand partout ; il peut aller à gauche comme à droite.
Les dix mille êtres en dépendent pour naître, et il ne les repousse pas.
L'œuvre accomplie, il ne s'en attribue pas le nom.
Il revêt et nourrit les dix mille êtres, sans se poser en maître.
Constamment sans désir, on peut le nommer petit ;
les dix mille êtres reviennent à lui sans qu'il se pose en maître, on peut le nommer grand.
Parce qu'il ne se prétend jamais grand,
c'est ainsi qu'il peut accomplir sa grandeur.

COMMENTAIRE

Le Tao agit sans jamais revendiquer l'autorité sur ce qu'il produit — une image de fécondité pure, sans appropriation. Le paradoxe final (rester petit pour devenir grand) résume tout l'art taoïste du non-agir : la grandeur véritable échappe à ceux qui la recherchent directement.

35 La grande image

Tiens la grande image, et le monde entier vient à toi.
Il vient, et ne subit aucun mal ; il trouve la paix, la sérénité, la grandeur.
Musique et bons mets font s'arrêter le voyageur de passage.
Mais le Tao, quand on l'énonce par des mots,
est fade et sans saveur.
On le regarde, il n'y a rien à voir ;
on l'écoute, il n'y a rien à entendre ;
on l'utilise, il ne s'épuise jamais.

COMMENTAIRE

Le Tao ne séduit pas comme la musique ou un bon repas, plaisirs immédiats mais passagers ; sa saveur est discrète, presque absente au premier abord, mais elle ne s'épuise jamais — contrairement aux plaisirs sensoriels qui, eux, se consomment vite. Une invitation à préférer la profondeur silencieuse à l'attrait bruyant et momentané.

36 Le souple triomphe du dur

Ce que l'on veut contracter, il faut d'abord le laisser se déployer.
Ce que l'on veut affaiblir, il faut d'abord le laisser se fortifier.
Ce que l'on veut abolir, il faut d'abord le laisser prospérer.
Ce que l'on veut ôter, il faut d'abord donner.
On appelle cela la clarté subtile.
Le souple et le faible triomphent du dur et du fort.
Le poisson ne doit pas quitter les profondeurs ;
les instruments efficaces de l'État ne doivent pas être montrés au peuple.

COMMENTAIRE

Un principe stratégique paradoxal, souvent cité (parfois à tort dans un sens purement manipulateur) : tout mouvement naturel obéit à un rythme de flux et de reflux, et vouloir hâter la fin d'une chose passe souvent par en laisser d'abord le plein développement. La conclusion sur le poisson et les « instruments efficaces » évoque la discrétion nécessaire à la véritable puissance, qui n'a pas besoin de s'exhiber.

37 Le non-agir accomplit tout

Le Tao, constamment, n'agit pas, et pourtant rien n'est laissé inaccompli.
Si rois et seigneurs savaient s'y tenir,
les dix mille êtres se transformeraient d'eux-mêmes.
Se transformant, si le désir cherchait à renaître,
je le retiendrais par la simplicité du bois non taillé, qui n'a pas de nom.
La simplicité du bois non taillé sans nom
mène aussi à l'absence de désir.
Sans désir, dans la quiétude,
le monde de lui-même trouve la paix.

COMMENTAIRE

Ce chapitre referme la première partie du texte (le Livre de la Voie) en résumant son principe central : le non-agir n'est pas passivité mais efficacité silencieuse, qui laisse chaque être se transformer selon sa nature propre plutôt que de lui imposer une direction extérieure.

德

Seconde partie — Le Livre de la Vertu

De Jing — Chapitres 38 à 81

38 La vertu supérieure

La Vertu supérieure — ce potentiel d'être qui agit sans s'en prévaloir — ne se prétend pas vertu : voilà pourquoi elle est vraiment Vertu.

La vertu inférieure ne veut pas perdre la vertu : voilà pourquoi elle n'est pas vraiment vertu.

La vertu supérieure ne fait rien, et n'a pas besoin d'agir.

La vertu inférieure fait, et a besoin d'agir.

La bienveillance supérieure fait, mais n'a pas besoin d'agir.

La justice supérieure fait, et a besoin d'agir.

Le rite supérieur fait, et comme personne n'y répond,
il tend le bras et impose de force.

Voilà pourquoi, quand le Tao se perd, apparaît la vertu ;

quand la vertu se perd, apparaît la bienveillance ;

quand la bienveillance se perd, apparaît la justice ;

quand la justice se perd, apparaît le rite.

Le rite, c'est l'amenuisement de la loyauté et de la sincérité, et le début du désordre.

Le savoir anticipé n'est que la fleur du Tao, et le commencement de la sottise.

Voilà pourquoi la personne de caractère s'attache au solide, non au ténu ;

elle s'attache au fruit, non à la fleur.

Elle rejette donc l'un pour choisir l'autre.

COMMENTAIRE

Ouverture du Livre de la Vertu (De Jing) : ce chapitre expose une hiérarchie descendante — Tao, vertu, bienveillance, justice, rite — chaque niveau apparaissant précisément quand le précédent, plus authentique, s'est déjà perdu. Il faut insister ici sur le sens du mot « vertu » (De) : il ne s'agit pas d'une qualité morale que l'on cultiverait par effort, mais du potentiel d'être propre à chaque chose, sa capacité d'agir juste sans calcul — d'où le paradoxe d'ouverture : la Vertu authentique, précisément parce qu'elle est un potentiel spontanément actualisé et non une posture recherchée, n'a pas besoin de se proclamer telle. Le rite, dernier de la liste, en vient à s'imposer par la force lorsque ce potentiel naturel n'est plus vécu spontanément : signe avancé de décadence, selon Lao Tseu.

Voici ceux qui, depuis toujours, ont obtenu l'Un :

le Ciel, par l'Un, devient limpide ;

la Terre, par l'Un, devient stable ;

les esprits, par l'Un, deviennent efficaces ;

la vallée, par l'Un, devient pleine ;

les dix mille êtres, par l'Un, naissent et vivent ;

rois et seigneurs, par l'Un, deviennent les modèles du monde.

Voilà ce que produit l'Un.

Si le Ciel n'était limpide, il craindrait de se déchirer ;

si la Terre n'était stable, elle craindrait de s'effondrer ;

si les esprits n'étaient efficaces, ils craindraient de s'éteindre ;

si la vallée n'était pleine, elle craindrait de se tarir ;

si les dix mille êtres ne naissaient et ne vivaient, ils craindraient de s'éteindre ;

si rois et seigneurs, dans leur noblesse et leur élévation, cessaient d'être modèles, ils craindraient de choir.

Voilà pourquoi l'élevé prend racine dans l'humble,

et le haut trouve son fondement dans le bas.

C'est pourquoi rois et seigneurs se nomment eux-mêmes « orphelins », « esseulés », « sans mérite ».

N'est-ce pas là faire de l'humilité leur fondement ?

Aussi la plus haute gloire est d'être sans gloire.

Ne cherche pas à briller comme le jade, ni à s'entasser comme la pierre.

COMMENTAIRE

L'Un, ici, désigne l'unité première dont procède toute chose, dérivée du Tao. Sa perte entraîne le chaos à chaque niveau de la création. La conclusion, sur l'humilité volontaire des souverains qui se désignent eux-mêmes par des termes péjoratifs, illustre une fois de plus le paradoxe central : la vraie élévation prend racine dans l'abaissement volontaire, non dans l'ostentation.

40 Le retour, mouvement du Tao

Le retour est le mouvement du Tao.

La faiblesse est l'usage du Tao.

Les dix mille êtres, sous le Ciel, naissent de l'être ;

l'être naît du non-être.

COMMENTAIRE

L'un des plus courts chapitres du texte, mais l'un des plus denses philosophiquement. Le « retour » (mouvement cyclique plutôt que linéaire) et la « faiblesse » (souplesse plutôt que rigidité) résument à eux seuls la dynamique du Tao. La dernière phrase, souvent citée, pose une cosmogonie où le non-être précède et engendre l'être — fondement métaphysique de tout le taoïsme.

Quiconque a une grande sagacité, en entendant parler du Tao, s'efforce de le pratiquer.

Quiconque a une sagacité moyenne, en entendant parler du Tao, tantôt le garde, tantôt le perd.

Quiconque a peu de sagacité, en entendant parler du Tao, en rit aux éclats.

S'il n'en riait pas, ce ne serait pas assez le Tao.

Voilà pourquoi il existe des formules établies :

la clarté du Tao semble obscurité ;

le progrès dans le Tao semble recul ;

le Tao uni semble accidenté ;

le grand potentiel semble une vallée ;

la grande blancheur semble souillée ;

le grand potentiel, si abondant soit-il, semble insuffisant ;

le grand potentiel, si bien établi soit-il, semble instable ;

la simplicité vraie semble changeante ;

le grand carré n'a pas d'angle ;

le grand vase s'achève tardivement ;

la grande musique a un son ténu ;

la grande image n'a pas de forme.

Le Tao se cache, et il est sans nom ;

pourtant, seul le Tao sait prêter et sait accomplir.

COMMENTAIRE

Une longue série de paradoxes visuels servant à décrire ce qui, par nature, échappe à toute description directe : chaque qualité authentique du Tao (clarté, progrès, blancheur) apparaît, vue de l'extérieur, comme son exact contraire. Le « grand potentiel » (Vertu) suit la même logique : plein et bien établi en réalité, il se présente à l'observateur extérieur comme creux ou instable, précisément parce qu'il ne cherche jamais à s'afficher. Ce chapitre prévient aussi le lecteur : que le Tao suscite le rire ou l'incompréhension chez certains fait partie de sa nature même — il ne cherche pas l'assentiment facile.

42 Le Tao engendre l'Un

Le Tao engendre l'Un ; l'Un engendre le Deux ; le Deux engendre le Trois ;

le Trois engendre les dix mille êtres.

Les dix mille êtres portent le Yin sur leur dos et embrassent le Yang,

et c'est par le souffle vide qu'ils trouvent l'harmonie.

Ce que les gens détestent,

c'est d'être orphelin, esseulé, sans mérite ;

et pourtant rois et seigneurs s'en font un titre.

Ainsi, de certaines choses, la diminution est un accroissement ;

de certaines choses, l'accroissement est une diminution.

Ce que l'on enseigne communément, je l'enseigne aussi :

« Le violent et le tyrannique ne meurent pas de mort naturelle. »

J'en ferai le fondement de mon enseignement.

COMMENTAIRE

La cosmogonie la plus citée du Tao Te King, souvent rapprochée du Yin et du Yang de la tradition chinoise : de l'unité indifférenciée naît la dualité, puis leur interaction fait naître la multiplicité de toutes choses. La formule sur le « souffle vide » (chong qi) qui harmonise le Yin et le Yang est une référence directe fondatrice pour toute la théorie du Qi Gong.

43 Le plus doux surmonte le plus dur

Ce qu'il y a de plus doux au monde chevauche ce qu'il y a de plus dur au monde.

Ce qui n'a pas de substance pénètre là où il n'y a pas d'interstice.

Je sais par là l'utilité du non-agir.

L'enseignement sans paroles, l'utilité du non-agir :

peu d'êtres au monde y parviennent.

COMMENTAIRE

L'image de l'eau, déjà rencontrée au chapitre 8, revient implicitement ici : ce qui est le plus doux (l'eau, le souffle) peut user et traverser ce qui est le plus dur (la roche), simplement par la constance de sa présence, sans jamais forcer. Un principe qui trouve une application directe dans la pratique du Qi Gong et du massage Tui Na : la pression douce et continue est souvent plus efficace que la force brute.

44 Savoir se suffire

De la renommée ou de sa propre personne, laquelle est la plus chère ?
De sa personne ou de ses biens, lequel importe le plus ?
De gagner ou de perdre, lequel est le plus douloureux ?
Voilà pourquoi un attachement excessif entraîne toujours une grande dépense ;
une accumulation abondante entraîne toujours une lourde perte.
Savoir se suffire évite la disgrâce ;
savoir s'arrêter évite le péril :
ainsi peut-on durer longtemps.

COMMENTAIRE

Une méditation directe sur la hiérarchie des priorités : la santé et l'intégrité de la personne valent toujours plus que la gloire ou les richesses accumulées, bien que l'ordre inverse soit souvent celui de nos actes quotidiens. « Savoir s'arrêter » revient ici, comme un refrain déjà rencontré aux chapitres 32 et 9.

45 La grande perfection semble imparfaite

La grande perfection semble imparfaite ; son usage ne s'épuise jamais.
La grande plénitude semble vide ; son usage ne se tarit jamais.
La grande droiture semble courbée.
La grande habileté semble maladroite.
La grande éloquence semble bègue.
Le mouvement triomphe du froid ; l'immobilité triomphe de la chaleur.
La pureté et le calme sont le modèle du monde.

COMMENTAIRE

Une nouvelle série de paradoxes visuels dans la lignée du chapitre 41 : la véritable excellence ne cherche jamais à paraître parfaite, car la perfection apparente est souvent figée, achevée, donc sans vie ni utilité future. La maladresse ou l'imperfection apparente, au contraire, laissent l'espace nécessaire à la croissance continue.

46 Nul plus grand malheur que l'insatisfaction

Quand le monde possède le Tao, on renvoie les chevaux de guerre pour fumer les champs.
Quand le monde est privé du Tao, les chevaux de combat se multiplient aux frontières.
Nul plus grand malheur que de ne pas savoir se suffire ;
nulle plus grande faute que de désirer posséder.
Voilà pourquoi quiconque sait se contenter de ce qu'il a
possède un contentement qui dure toujours.

COMMENTAIRE

Une critique de la course sans fin à l'accumulation, illustrée par une image agraire : les chevaux, symboles de puissance guerrière, servent à des fins pacifiques (agriculture) lorsque le Tao règne. La formule finale — le contentement de qui sait se suffire est le seul contentement durable — reste l'une des plus citées du texte.

47 Connaître sans sortir

Sans franchir sa porte, on peut connaître le monde.
Sans regarder par sa fenêtre, on peut voir la Voie du Ciel.
Plus on s'éloigne, moins on connaît.
Voilà pourquoi le sage sait sans voyager,
nomme sans regarder,
accomplit sans agir.

COMMENTAIRE

Un chapitre souvent cité par les traditions méditatives : la connaissance la plus profonde ne s'acquiert pas par l'accumulation d'expériences extérieures, mais par l'approfondissement intérieur. Ce n'est pas un éloge de l'ignorance du monde, mais un rappel que la sagesse essentielle se trouve d'abord en soi, accessible par le calme et l'introspection plutôt que par l'agitation du déplacement.

48 Diminuer chaque jour

Dans la poursuite du savoir, on augmente chaque jour.
Dans la poursuite du Tao, on diminue chaque jour.
On diminue et diminue encore,
jusqu'à atteindre le non-agir.
Par le non-agir, rien n'est laissé inaccompli.
Gouverner le monde s'obtient toujours par le non-forçage ;
dès qu'on recourt au forçage, on devient incapable de gouverner le monde.

COMMENTAIRE

Un contraste saisissant entre deux voies : celle du savoir, cumulative, et celle du Tao, qui procède par dépouillement progressif. Ce n'est pas un rejet de la connaissance, mais l'affirmation qu'au-delà d'un certain point, la sagesse ne s'acquiert plus en ajoutant, mais en lâchant ce qui encombre — précisément ce que vise la méditation taoïste.

49 Le cœur du sage

Le sage n'a pas de cœur fixe ;
il prend pour cœur le cœur du peuple.
Envers les bons, je suis bon ;
envers les non-bons, je suis bon aussi :
ainsi la vertu devient bonté.
Envers les sincères, je suis sincère ;
envers les non-sincères, je suis sincère aussi :
ainsi la vertu devient sincérité.
Le sage, dans le monde, vit en retrait, effacé,
et pour le monde il unifie son cœur.
Le peuple entier tend l'oreille et les yeux vers lui ;
le sage les considère tous comme des enfants.

COMMENTAIRE

Le sage renonce à ses préférences et jugements personnels pour épouser la disposition d'esprit de ceux qu'il rencontre — une bienveillance inconditionnelle, offerte aussi bien à qui la mérite en apparence qu'à qui semble ne pas la mériter. Ce n'est pas naïveté, mais choix délibéré de ne jamais laisser la rancune ou le jugement clore la relation. « Ainsi la vertu devient bonté » : le potentiel intérieur du sage (sa Vertu, De) ne reste pas abstrait, il s'actualise concrètement dans la bonté et la sincérité effectivement pratiquées, quelle que soit l'attitude d'autrui en retour.

50 Sortir de la vie, entrer dans la mort

On sort de la vie, on entre dans la mort.
Compagnons de vie, il y en a trois sur dix ;
compagnons de mort, il y en a trois sur dix ;
et ceux qui, en cherchant à vivre, se précipitent vers un terrain de mort, il y en a aussi trois sur dix.
Pourquoi cela ? Parce qu'ils s'attachent trop à la vie.
Or j'ai entendu dire que quiconque sait bien préserver sa vie
ne rencontre sur terre ni rhinocéros ni tigre,
et dans l'armée n'est atteint ni par le fer ni par les armes.
Le rhinocéros ne trouve nulle prise pour sa corne,
le tigre nulle prise pour ses griffes,
l'arme nulle prise pour sa lame.
Pourquoi cela ? Parce qu'en lui il n'y a pas de place pour la mort.

COMMENTAIRE

Un chapitre souvent médité par les pratiquants d'arts internes : quiconque s'accroche trop fort à la vie, par peur de la mort, s'expose paradoxalement davantage au danger — car l'attachement crispé crée une prise que le lâcher-lâche n'offre pas. « N'avoir pas en soi de place pour la mort » désigne un état d'accord si profond avec le mouvement naturel des choses que le danger lui-même n'y trouve plus d'ouverture.

51 Le Tao engendre, la Vertu nourrit

Le Tao engendre les êtres, la Vertu les nourrit ;
la matière leur donne forme, les circonstances les accomplissent.
Voilà pourquoi les dix mille êtres honorent tous le Tao et présentent la Vertu.
Cet honneur rendu au Tao, ce prix accordé à la Vertu,
nul ne le leur a jamais conféré : cela va de soi, toujours.
Le Tao engendre, la Vertu nourrit ;
elle fait grandir, elle élève, elle mène à maturité, elle mûrit, elle entretient, elle protège.
Engendrer sans posséder,
agir sans s'en prévaloir,
faire grandir sans dominer :
voilà ce qu'on appelle la Vertu mystérieuse.

COMMENTAIRE

Ce chapitre reprend presque mot pour mot la formule finale du chapitre 10 sur la « Vertu mystérieuse » : engendrer sans posséder, agir sans revendiquer. Cette répétition n'est pas un hasard de composition, mais souligne l'importance structurante de ce principe dans l'ensemble du texte. C'est peut-être le chapitre où le sens ancien de « vertu » apparaît le plus clairement : de même qu'on disait autrefois d'une plante médicinale qu'elle avait telle ou telle « vertu » — sa capacité propre à guérir, à nourrir, à agir — la Vertu du Tao Te King est ce pouvoir de croître et de porter fruit que chaque être reçoit et déploie de lui-même, sans qu'aucune autorité extérieure n'ait à le lui conférer.

52 La mère du monde

Le monde a un commencement, que l'on peut considérer comme la mère du monde.
Ayant obtenu la mère, on connaît par elle le fils ;
connaissant le fils, on retourne encore garder la mère :
ainsi, jusqu'à la fin du corps, on est sans péril.
Bloquent les ouvertures, ferment les portes :
jusqu'à la fin de la vie, nulle fatigue.
Ouvrent les ouvertures, multiplient les affaires :
jusqu'à la fin de la vie, nul secours.
Voir ce qui est petit s'appelle clarté ;
garder la souplesse s'appelle force.
User de la lumière pour revenir à la clarté,
sans s'attirer aucun malheur :
voilà ce qu'on appelle pratiquer l'éternel.

COMMENTAIRE

La « mère » désigne le Tao, source de toute chose ; le « fils », les manifestations concrètes du monde. Connaître les manifestations sans jamais perdre le lien avec leur source évite la dispersion. « Bloquer les ouvertures, fermer les portes » est une formule que la tradition interne du Qi Gong reprendra pour désigner la préservation du souffle et de l'énergie vitale contre leur dispersion inutile vers l'extérieur.

53 La grande route et les sentiers

Si j'avais tant soit peu de discernement,
je marcherais sur le grand chemin,
et ne craindrais que d'en dévier.
Le grand chemin est bien uni,
mais le peuple aime les sentiers de traverse.
La cour est resplendissante,
tandis que les champs sont à l'abandon et les greniers bien vides.
On porte des habits brodés, on ceint des épées acérées,
on se rassasie de mets et de boissons, on amasse des biens à profusion :
voilà ce qu'on appelle se glorifier du vol.
Cela n'est certes pas le Tao !

COMMENTAIRE

Une critique sociale directe, rare dans sa formulation frontale : le luxe accumulé par quelques-uns pendant que le peuple manque de tout est ici nommé sans détour « vol ». Le contraste entre le « grand chemin, bien uni » et les « sentiers de traverse » que préfère la foule illustre la tentation constante de la facilité apparente au détriment de la justesse durable.

Ce qui est bien planté ne se déracine pas ;
 ce qui est bien embrassé ne se dérobe pas ;
 les descendants, par ce principe, ne cesseront d'offrir le sacrifice.
 Cultivé en sa personne, la vertu devient authentique ;
 cultivé dans sa famille, la vertu devient abondante ;
 cultivé dans son village, la vertu s'étend ;
 cultivé dans son pays, la vertu prospère ;
 cultivé dans le monde, la vertu devient universelle.
 Voilà pourquoi, par la personne, on observe la personne ;
 par la famille, on observe la famille ;
 par le village, on observe le village ;
 par le pays, on observe le pays ;
 par le monde, on observe le monde.
 Comment sais-je qu'il en est ainsi du monde ? Par cela même.

COMMENTAIRE

Un chapitre structuré en cercles concentriques, et dont l'image d'ouverture — « ce qui est bien planté ne se déracine pas » — dit déjà tout du sens de « vertu » ici à l'œuvre : comme une plante qui, une fois bien enracinée, déploie d'elle-même son plein potentiel de croissance, le potentiel intérieur cultivé à l'échelle individuelle se propage par degrés jusqu'à l'échelle du monde entier — sans jamais changer de nature, seulement d'étendue. Ce principe rejoint une conviction fondamentale de nombreuses traditions de sagesse : c'est en travaillant d'abord sur soi que l'on contribue le plus sûrement à l'harmonie collective.

55 Le potentiel vital abondant, comme le nouveau-né

Quiconque possède ce potentiel vital en abondance
 peut être comparé au nouveau-né :
 les guêpes, les scorpions, les vipères ne le piquent pas ;
 les fauves ne le saisissent pas, les oiseaux de proie ne fondent pas sur lui.
 Ses os sont faibles, ses muscles sont souples, et pourtant sa prise est ferme.
 Il ne connaît pas encore l'union des sexes, et pourtant son sexe s'anime :
 c'est le comble de l'essence vitale.
 Il crie tout le jour sans devenir enroué :
 c'est le comble de l'harmonie.
 Connaître l'harmonie s'appelle l'éternel ;
 connaître l'éternel s'appelle la clarté.
 Chercher à accroître sa vitalité s'appelle un mauvais présage ;
 laisser le cœur commander le souffle s'appelle la violence.
 Ce qui est en pleine force vieillit :
 on appelle cela contraire au Tao.
 Ce qui est contraire au Tao prend fin de bonne heure.

COMMENTAIRE

L'image du nouveau-né, déjà présente au chapitre 10, est développée ici avec une précision presque physiologique : souplesse musculaire, vitalité spontanée, endurance du souffle — trois qualités que la pratique du Qi Gong cherche justement à retrouver à l'âge adulte. C'est sans doute le chapitre où le sens de « vertu » (De) comme potentiel — et non comme moralité — est le plus manifeste : il s'agit ici d'une pure puissance vitale, physiologique, antérieure à tout jugement de bien ou de mal, telle que l'enfant qui vient de naître la possède intacte. La mise en garde finale contre le fait de « laisser le cœur commander le souffle » annonce des siècles de pratiques internes chinoises fondées sur la régulation du souffle plutôt que sur la volonté mentale forcée.

Qui sait ne parle pas ; qui parle ne sait pas.
 Bloque les ouvertures, ferme les portes ;
 émousse les pointes, dénoue les nœuds ;
 tempère l'éclat, mêle-toi à la poussière :
 voilà ce qu'on appelle l'identité mystérieuse.
 On ne peut ni l'approcher pour s'en faire un intime,
 ni l'écarter pour s'en éloigner ;
 on ne peut ni la servir pour en tirer profit,
 ni la nuire pour lui porter préjudice ;
 on ne peut ni l'honorer,
 ni la mépriser.
 Voilà pourquoi elle est ce qu'il y a de plus précieux au monde.

COMMENTAIRE

La formule d'ouverture, l'une des plus célèbres du texte, met en garde contre toute prétention verbale à détenir le savoir ultime. Les images « émousser les pointes, tempérer l'éclat » reprennent presque mot pour mot le chapitre 4, rappelant que l'identité au Tao rend indifférent aux catégories habituelles d'approche, de profit ou d'honneur — d'où son prix inestimable, précisément parce qu'elle échappe à toute prise.

57 Gouverner sans forcer

On gouverne l'État par la rectitude ;
 on mène la guerre par la ruse ;
 mais c'est par le non-agir que l'on gouverne le monde.
 Comment sais-je qu'il en est ainsi ? Par cela même :
 plus il y a d'interdits dans le monde, plus le peuple s'appauvrit ;
 plus le peuple possède d'instruments utiles, plus l'État sombre dans le désordre ;
 plus les gens sont habiles et ingénieux, plus les objets étranges se multiplient ;
 plus les lois et les décrets se manifestent, plus voleurs et brigands prolifèrent.
 Voilà pourquoi le sage dit :
 « Je pratique le non-agir, et le peuple se transforme de lui-même ;
 j'aime le calme, et le peuple se rectifie de lui-même ;
 je m'abstiens d'intervenir, et le peuple s'enrichit de lui-même ;
 je suis sans désir, et le peuple de lui-même revient au bois non taillé. »

COMMENTAIRE

Une critique de l'excès réglementaire : plus les lois, les interdits et les techniques se multiplient, plus, paradoxalement, le désordre gagne du terrain. Le gouvernement par le non-agir n'est pas absence de gouvernement, mais confiance dans la capacité d'auto-régulation du peuple lorsqu'on cesse de le contraindre en permanence.

Quand le gouvernement est indolent et flou, le peuple est simple et honnête ;
 quand le gouvernement est tatillon et minutieux, le peuple devient rusé et insatisfait.
 Le malheur ! C'est sur lui que s'appuie le bonheur.
 Le bonheur ! C'est en lui que se cache le malheur.
 Qui connaît leur point ultime ?
 Il n'y a pas de norme fixe.
 La norme redevient l'anormal ;
 le bien redevient le maléfique.
 L'égarement des hommes, en vérité,
 dure depuis fort longtemps.
 Voilà pourquoi le sage est carré sans couper,
 anguleux sans blesser,
 droit sans être raide,
 lumineux sans éblouir.

COMMENTAIRE

Une réflexion sur l'instabilité fondamentale de toute situation : le malheur porte toujours en germe un bienfait possible, et le bonheur porte en lui les conditions de son propre renversement — image que l'on retrouvera dans la fable taoïste du « vieil homme à la frontière qui perd son cheval ». Le portrait final du sage, « carré sans couper, lumineux sans éblouir », décrit une force qui ne blesse jamais son entourage par excès de tranchant.

59 La sobriété avant tout

Pour gouverner le peuple et servir le Ciel,
 rien ne vaut la sobriété.
 Car la sobriété, c'est se soumettre tôt ;
 se soumettre tôt, c'est accumuler abondamment la vertu ;
 accumuler abondamment la vertu, c'est ne rencontrer rien qui ne puisse être surmonté ;
 quand rien ne peut plus faire obstacle, on ne connaît plus de limite ;
 sans limite, on peut posséder l'État ;
 possédant la mère de l'État, on peut durer longtemps.
 Voilà ce qu'on appelle avoir des racines profondes et une souche solide,
 la Voie de la longue vie et de la vision qui dure.

COMMENTAIRE

La sobriété (littéralement « épargner », se) désigne ici une économie du souffle, de l'énergie et du désir, plutôt qu'une simple frugalité matérielle. Cette accumulation progressive et discrète de potentiel (vertu, De), sans hâte ni gaspillage, est présentée comme le fondement de toute stabilité durable — l'image agricole des « racines profondes et de la souche solide » qui referme le chapitre dit bien qu'il s'agit ici d'une force de croissance patiemment engrangée, non d'une qualité morale.

60 Gouverner un grand État comme on cuit un petit poisson

Gouverner un grand État, c'est comme cuire un petit poisson.
 Quand on gouverne le monde selon le Tao,
 les esprits ne manifestent plus leur pouvoir néfaste ;
 non que les esprits n'aient plus de pouvoir néfaste,
 mais leur pouvoir néfaste ne blesse plus personne ;
 non seulement leur pouvoir néfaste ne blesse plus personne,
 mais le sage lui-même ne blesse plus personne.
 Ainsi, ni l'un ni l'autre ne se blessent mutuellement,
 et leurs potentiels respectifs s'accordent et se rejoignent.

COMMENTAIRE

L'image, restée célèbre jusque dans le langage politique occidental, est limpide : un petit poisson que l'on retourne et manipule sans cesse pendant la cuisson se défait et se déchire. De même, un État trop souvent réformé, régulé, remanié par en haut, se désagrège. La non-intervention devient ici un principe de préservation, non de négligence — chaque potentiel (celui des esprits, celui du sage) demeurant intact et en accord avec les autres, sans qu'aucun ne cherche à dominer.

Le grand État est comme le point bas où les fleuves confluent,
 le lieu de rencontre du monde,
 la femelle du monde.
 La femelle, par sa quiétude, l'emporte toujours sur le mâle ;
 par sa quiétude, elle se tient en position basse.
 Voilà pourquoi le grand État, en s'abaissant devant le petit État,
 gagne le petit État ;
 le petit État, en s'abaissant devant le grand État,
 gagne le grand État.
 Ainsi, tantôt on s'abaisse pour gagner,
 tantôt on est déjà bas et l'on gagne ainsi.
 Le grand État ne désire rien de plus que réunir et nourrir son peuple ;
 le petit État ne désire rien de plus que se joindre et servir.
 Pour que chacun des deux obtienne ce qu'il désire,
 il convient que le grand se tienne en position basse.

COMMENTAIRE

La diplomatie, ici, est pensée sur le modèle du relief hydraulique : le fleuve va toujours vers le point le plus bas, et c'est cette position d'humilité géographique qui donne à l'estuaire sa puissance de rassemblement. Un grand pouvoir qui sait s'abaisser attire à lui davantage qu'un pouvoir qui s'impose par la hauteur.

62 Le Tao, trésor des dix mille êtres

Le Tao est le lieu le plus secret des dix mille êtres :
 le trésor de qui est bon,
 le refuge de qui ne l'est pas.
 Belles paroles peuvent s'acheter sur le marché ;
 belle conduite peut s'ajouter au prestige d'autrui.
 Même qui n'est pas bon, comment le Tao pourrait-il l'abandonner ?
 Voilà pourquoi, lors de l'intronisation de l'Empereur et de la nomination des trois ministres,
 même si l'on offre le disque de jade précédé de quatre chevaux,
 mieux vaut rester assis à progresser dans ce Tao.
 Pourquoi les Anciens prisaient-ils tant ce Tao ?
 N'est-ce pas parce qu'ils disaient : « À qui cherche, on le donne ;
 à qui a fauté, on lui permet d'y échapper » ?
 Voilà pourquoi il est le plus précieux au monde.

COMMENTAIRE

Le Tao n'est pas réservé aux vertueux : il accueille tout autant quiconque a fauté, lui offrant toujours une possibilité de retour. Cette universalité radicale de l'accès au Tao — plus précieuse, dit le texte, que les plus somptueux présents impériaux — tranche avec toute morale d'exclusion fondée sur le mérite.

Agis sans agir ; œuvre sans t'affairer ; goûte sans savourer.
 Fais du grand ce qui est petit, fais du nombreux ce qui est peu.
 Réponds à la rancune par la vertu.
 Résous ce qui est difficile pendant qu'il est encore facile ;
 réalise ce qui est grand pendant qu'il est encore petit.
 Les affaires difficiles du monde naissent nécessairement de ce qui est facile ;
 les grandes affaires du monde naissent nécessairement de ce qui est petit.
 Voilà pourquoi le sage, jusqu'au bout, ne cherche jamais à faire grand,
 et c'est ainsi qu'il peut accomplir sa grandeur.
 Qui promet à la légère tient rarement parole ;
 qui trouve beaucoup de choses faciles rencontrera nécessairement beaucoup de difficultés.
 Voilà pourquoi le sage lui-même considère tout comme difficile,
 et c'est pourquoi, jusqu'au bout, il ne rencontre nulle difficulté.

COMMENTAIRE

« Réponds à la rancune par la vertu » est l'une des formules les plus discutées et les plus reprises du texte, souvent rapprochée d'enseignements analogues dans d'autres traditions de sagesse. Comprise à la lumière du sens premier de « vertu » (De, potentiel), elle ne recommande pas un mérite moral affiché en retour d'une offense, mais le fait de laisser son propre potentiel d'action juste s'exprimer sans se laisser dévier par la réaction d'autrui. Le principe central du chapitre — traiter le grand pendant qu'il est encore petit — invite à une vigilance constante et modeste, plutôt qu'à des efforts spectaculaires et tardifs.

64 Un voyage de mille lieues

Ce qui est stable est facile à maintenir ;
 ce qui n'a pas encore de signe précurseur est facile à prévenir ;
 ce qui est fragile est facile à briser ;
 ce qui est ténu est facile à disperser.
 Agis avant que la chose n'existe ;
 mets de l'ordre avant que le désordre ne s'installe.
 Un arbre qu'on ne peut embrasser des deux bras naît d'une pousse minuscule ;
 une tour de neuf étages s'élève à partir d'un tas de terre ;
 un voyage de mille lieues commence sous le pied qui se lève.
 Qui agit avec forçage échoue ;
 qui s'accroche perd.
 Voilà pourquoi le sage, ne forçant rien, n'échoue jamais ;
 ne s'accrochant à rien, ne perd jamais.
 Dans la conduite des affaires, on échoue souvent tout près du succès.
 Être aussi attentif à la fin qu'au commencement, et l'on n'échoue jamais.
 Voilà pourquoi le sage désire ne rien désirer, et ne prise pas les biens difficiles à obtenir ;
 il apprend à ne pas apprendre, et revient sur ce que la foule a dépassé.
 Il aide les dix mille êtres à suivre leur nature propre,
 sans jamais oser les forcer.

COMMENTAIRE

Sans doute la formule la plus universellement connue du Tao Te King : « un voyage de mille lieues commence sous le pied qui se lève ». Le chapitre entier développe cette idée de patience et d'attention constante, du commencement à la fin — précisant que la plupart des échecs surviennent non par manque d'effort initial, mais par relâchement de vigilance juste avant l'aboutissement.

Les Anciens qui excellaient dans la pratique du Tao
 n'en usaient pas pour éclairer le peuple, mais pour le maintenir dans la simplicité.
 Si le peuple est difficile à gouverner,
 c'est qu'il a trop de savoir.
 Voilà pourquoi gouverner l'État par le savoir
 est un fléau pour l'État ;
 ne pas gouverner l'État par le savoir
 est un bonheur pour l'État.
 Connaître ces deux principes, c'est aussi connaître la règle immuable.
 Toujours connaître cette règle immuable,
 voilà ce qu'on appelle la Vertu mystérieuse.
 La Vertu mystérieuse est profonde, lointaine ;
 avec les êtres, elle va à rebours,
 jusqu'à atteindre la grande harmonie.

COMMENTAIRE

Un chapitre délicat à recevoir aujourd'hui dans sa formulation politique littérale, qui a suscité bien des débats parmi les commentateurs. Lu à l'échelle individuelle plutôt que gouvernementale, il invite surtout à se méfier de l'accumulation de savoirs qui complexifient et agitent l'esprit, au détriment de la simplicité intérieure qui permet, seule, une vraie harmonie. La « Vertu mystérieuse » désigne ici ce potentiel de retour à la simplicité, qui va « à rebours » du sens commun (accumuler toujours plus de savoir) pour rejoindre la grande harmonie.

66 Fleuves et mers, rois des cent vallées

Les fleuves et les mers peuvent être les rois des cent vallées
 parce qu'ils excellent à se tenir en position basse ;
 voilà pourquoi ils peuvent être les rois des cent vallées.
 Voilà pourquoi, s'il veut être au-dessus du peuple,
 le sage doit, par ses paroles, se placer au-dessous de lui ;
 s'il veut être en avant du peuple,
 il doit, par sa personne, se placer derrière lui.
 C'est ainsi que le sage se tient au-dessus, et le peuple ne le ressent pas comme un poids ;
 il se tient en avant, et le peuple n'en est pas blessé.
 Voilà pourquoi le monde entier se plaît à le pousser en avant, sans jamais s'en lasser.
 Parce qu'il ne rivalise avec personne,
 personne dans le monde ne peut rivaliser avec lui.

COMMENTAIRE

Une nouvelle variation sur l'image de l'eau qui descend toujours vers le point le plus bas (déjà présente aux chapitres 8, 32 et 61) : la position d'humilité n'est pas faiblesse mais la condition même d'un leadership accepté sans ressentiment, presque invisible dans son exercice.

Tout le monde dit que mon Tao est grand, mais qu'il ne ressemble à rien.
 C'est justement parce qu'il est grand qu'il ne ressemble à rien ;
 s'il ressemblait à quelque chose, il y a longtemps qu'il serait devenu petit !
 J'ai trois trésors que je garde et chéris précieusement :
 le premier se nomme compassion ;
 le second se nomme sobriété ;
 le troisième se nomme ne pas oser se mettre en avant du monde.
 Par la compassion, on peut être vaillant ;
 par la sobriété, on peut être généreux ;
 en ne s'avançant pas en avant du monde, on peut devenir le chef de ceux qui savent.
 Aujourd'hui, on délaisse la compassion pour ne garder que la vaillance,
 on délaisse la sobriété pour ne garder que la générosité,
 on délaisse l'arrière pour ne garder que l'avant :
 c'est la mort assurée !
 Car la compassion, dans le combat, mène à la victoire ;
 dans la défense, elle mène à la solidité.
 Ce que le Ciel veut sauver, il le protège par la compassion.

COMMENTAIRE

L'un des rares passages où Lao Tseu parle explicitement en son nom propre, énonçant ses « trois trésors » : compassion, sobriété, humilité. Le paradoxe final — la compassion mène à la vaillance et à la victoire, alors qu'on l'oppose spontanément à la force — résume une intuition profonde de la tradition martiale interne chinoise : ce n'est pas la dureté mais la justesse du cœur qui rend véritablement fort.

68 Le bon guerrier n'est pas belliqueux

Le bon guerrier n'est pas belliqueux ;
 le bon combattant ne se met pas en colère ;
 qui sait vaincre l'adversaire ne l'affronte pas directement ;
 qui sait employer autrui se met au-dessous de lui.
 Voilà ce qu'on appelle la vertu de non-rivalité,
 voilà ce qu'on appelle savoir employer la force des autres,
 voilà ce qu'on appelle s'accorder au Ciel, sommet de l'antique sagesse.

COMMENTAIRE

Un condensé de stratégie martiale interne, directement transposable au Tai Ji Quan : la victoire véritable ne se cherche jamais dans l'affrontement direct ni dans la colère, mais dans la capacité à utiliser la force adverse plutôt qu'à s'y opposer frontalement. Ce qui est nommé ici « vertu de non-rivalité » est un potentiel d'efficacité : la capacité d'accomplir sans dépense de force inutile, en s'accordant au mouvement de l'autre plutôt qu'en le combattant.

69 Ne pas oser être l'hôte

Les stratèges ont un dicton :
 « Je n'ose être l'hôte, je préfère être l'invité ;
 je n'ose avancer d'un pouce, je préfère reculer d'un pied. »
 On appelle cela avancer sans avancer,
 lever le bras sans avoir de bras,
 repousser sans avoir d'adversaire,
 tenir sans avoir d'arme.
 Nul malheur n'est plus grand que de sous-estimer l'adversaire ;
 sous-estimer l'adversaire, c'est presque perdre mes trésors.
 Voilà pourquoi, quand deux armées de force égale s'affrontent,
 c'est quiconque déplore la guerre qui l'emporte.

COMMENTAIRE

Une réflexion sur la défense plutôt que sur l'attaque : quiconque « préfère reculer d'un pied » plutôt que d'avancer, qui ne sous-estime jamais l'adversaire, se place dans la position la plus solide. Le principe des « trois trésors » du chapitre 67 (dont la compassion) revient en filigrane : c'est quiconque déplore la guerre, non quiconque la désire, qui finit par l'emporter.

70 Mes paroles sont faciles à comprendre

Mes paroles sont très faciles à comprendre, très faciles à mettre en pratique ;
et pourtant, dans le monde, nul ne peut les comprendre, nul ne peut les mettre en pratique.
Les paroles ont un principe, les affaires ont un maître.
Faute de comprendre cela, on ne me comprend pas.
Ceux qui me comprennent sont rares ;
ceux qui prennent modèle sur moi sont précieux.
Voilà pourquoi le sage revêt une bure grossière, et cache en son sein le jade précieux.

COMMENTAIRE

Un chapitre presque mélancolique, où Lao Tseu semble déplorer combien la simplicité de son enseignement échappe à la compréhension de ses contemporains. L'image finale — la bure grossière qui cache un jade précieux — deviendra un motif classique de la sagesse taoïste : la vraie valeur ne s'affiche jamais à l'extérieur.

71 Savoir qu'on ne sait pas

Savoir qu'on ne sait pas, c'est le mieux ;
ne pas savoir qu'on ne sait pas, c'est une infirmité.
Le sage n'est pas atteint de cette infirmité,
parce qu'il tient cette infirmité pour une infirmité.
C'est justement parce qu'il tient cette infirmité pour une infirmité
qu'il n'en est pas atteint.

COMMENTAIRE

Un chapitre bref mais essentiel, qui rejoint une intuition partagée par de nombreuses traditions philosophiques (on pense à Socrate) : la vraie sagesse commence par la reconnaissance honnête de ses propres limites de connaissance. C'est précisément cette lucidité sur sa propre ignorance qui préserve le sage de l'aveuglement de la certitude.

72 Ne pas opprimer le peuple

Quand le peuple ne craint plus l'autorité,
alors survient une autorité redoutable.
N'étouffe pas son lieu de vie ;
n'opprime pas ses moyens de subsistance.
C'est seulement en ne l'opprimant pas
qu'on évite qu'il se lasse.
Voilà pourquoi le sage se connaît lui-même, mais ne cherche pas à se montrer ;
il s'aime lui-même, mais ne cherche pas à s'élever.
Voilà pourquoi il rejette cela, il choisit ceci.

COMMENTAIRE

Une mise en garde intemporelle : lorsqu'un pouvoir opprime au-delà d'un certain seuil, la peur qu'il inspirait se retourne, jusqu'à ce que le peuple, n'ayant plus rien à perdre, ne craigne plus l'autorité — moment où surgissent les troubles les plus graves. Le sage, à l'inverse, cultive la connaissance de lui-même sans jamais chercher à l'exhiber pour dominer autrui.

73 Le filet du Ciel

Qui ose avec audace trouve la mort ;
qui ose avec retenue trouve la vie.
De ces deux attitudes, l'une est bénéfique, l'autre nuisible.
Ce que le Ciel déteste, qui en connaît la raison ?
Voilà pourquoi même le sage trouve cela difficile à expliquer.
La Voie du Ciel ne rivalise pas, et pourtant elle triomphe sans peine ;
elle ne parle pas, et pourtant elle répond sans faute ;
elle n'appelle pas, et pourtant les êtres viennent d'eux-mêmes ;
elle semble indolente, et pourtant elle trame ses desseins avec soin.
Le filet du Ciel est vaste, vaste ;
ses mailles sont larges, et pourtant rien ne lui échappe.

COMMENTAIRE

L'image finale du « filet du Ciel », aux mailles larges mais dont rien n'échappe, est devenue proverbiale en Chine pour désigner la justice cosmique : rien ne se dérobe indéfiniment aux conséquences de ses actes, même si cette loi opère lentement et sans intervention visible.

74 Le grand charpentier

Si le peuple ne craint pas la mort,
comment le menacer de mort ?
Si l'on parvenait à faire que le peuple craigne toujours la mort,
et que je puisse saisir et faire périr quiconque agit de façon dépravée,
qui donc oserait encore agir ainsi ?
Il y a toujours un maître de la mort qui se charge de tuer.
Se substituer à ce maître de la mort pour tuer à sa place,
c'est comme se substituer au grand charpentier pour tailler le bois à sa place :
rares sont ceux qui, se substituant au grand charpentier pour tailler le bois,
ne se blessent pas eux-mêmes la main.

COMMENTAIRE

Une critique de la peine capitale et, plus largement, de toute prétention humaine à se substituer à un ordre plus vaste (« le maître de la mort », entendu comme le cours naturel des choses) : vouloir infliger soi-même la sanction ultime, c'est s'exposer à se blesser en retour, comme l'apprenti qui manie l'outil du maître sans en avoir la compétence.

75 Le peuple a faim

Si le peuple a faim,
c'est que ses gouvernants dévorent trop d'impôts en nature :
voilà pourquoi il a faim.
Si le peuple est difficile à gouverner,
c'est que ses gouvernants agissent avec trop de forçage :
voilà pourquoi il est difficile à gouverner.
Si le peuple prend la mort à la légère,
c'est qu'il recherche avec trop d'avidité les moyens de bien vivre :
voilà pourquoi il prend la mort à la légère.
Or quiconque ne s'affaire pas pour sa propre vie
est plus sage que quiconque prise trop cher sa vie.

COMMENTAIRE

Un chapitre qui fait écho au 53 sur l'accumulation excessive des gouvernants, poussée jusqu'à l'absurde : c'est paradoxalement l'avidité à vouloir « bien vivre » à tout prix qui pousse le peuple à prendre des risques mortels, tandis que le détachement mesuré protège davantage la vie elle-même.

76 Le souple et le tendre appartiennent à la vie

L'homme, à sa naissance, est souple et faible ;
à sa mort, il est raide et fort.
Les dix mille êtres, les herbes et les arbres, à leur naissance, sont souples et tendres ;
à leur mort, ils sont secs et desséchés.
Voilà pourquoi le raide et le fort sont compagnons de la mort ;
le souple et le faible sont compagnons de la vie.
C'est pourquoi une armée qui se veut trop forte ne triomphe pas ;
un arbre qui se veut trop fort se brise.
Le fort et le grand se tiennent en bas ;
le souple et le faible se tiennent en haut.

COMMENTAIRE

Une observation d'une simplicité biologique désarmante : la vie est associée à la souplesse, la mort à la rigidité. Ce principe, illustré par le corps humain et le règne végétal, fonde toute la pratique corporelle taoïste — Qi Gong, Tai Ji Quan, Yin Yoga taoïste — qui cultive systématiquement la souplesse comme signe et condition de vitalité.

77 L'arc que l'on bande

La Voie du Ciel ressemble à l'arc que l'on bande :
ce qui est trop haut, on l'abaisse ;
ce qui est trop bas, on l'élève ;
ce qui est en excès, on le retranche ;
ce qui est insuffisant, on le complète.
La Voie du Ciel retranche l'excédent pour combler le manque.
La voie humaine n'est pas ainsi :
elle retranche à quiconque manque pour donner à quiconque a déjà trop.
Qui donc peut, ayant en abondance, en faire don au monde ?
Seul quiconque possède le Tao.
Voilà pourquoi le sage agit sans s'en prévaloir,
accomplit l'œuvre sans s'y attarder,
et ne désire pas montrer sa valeur.

COMMENTAIRE

Une critique saisissante des inégalités humaines, mises en contraste avec l'équilibre naturel que symbolise l'arc bandé : la nature tend toujours vers l'équilibre, tandis que les sociétés humaines tendent, à l'inverse, à accroître les écarts entre ceux qui ont peu et ceux qui ont déjà beaucoup.

78 Rien n'est plus souple que l'eau

Rien au monde n'est plus souple et plus faible que l'eau ;
et pourtant, pour attaquer ce qui est dur et fort, rien ne la surpasse,
car rien ne peut la remplacer.
Que le faible triomphe du fort, que le souple triomphe du dur,
nul au monde ne l'ignore, mais nul ne sait le mettre en pratique.
Voilà pourquoi le sage dit :
« Qui assume les souillures de l'État
devient le maître des autels de la terre et des moissons ;
qui assume les malheurs de l'État
devient le roi du monde. »
Les paroles droites semblent leur contraire.

COMMENTAIRE

Dernier grand hommage à l'eau dans le texte, après les chapitres 8 et 43 : image à la fois la plus faible en apparence et la plus puissante en réalité. La conclusion sur le souverain qui « assume les souillures et les malheurs de l'État » rejoint le chapitre 39 : la vraie autorité s'acquiert en portant le poids commun, non en s'en exemptant.

Après avoir réconcilié une grande rancune,
il en reste nécessairement quelque chose :
comment cela pourrait-il être bien fait ?
Voilà pourquoi le sage garde la moitié gauche du contrat,
et n'exige rien d'autrui.
Quiconque a la vertu s'occupe du contrat ;
quiconque n'a pas la vertu s'occupe du prélèvement.
La Voie du Ciel n'a pas d'affection particulière ;
elle est toujours du côté de qui est bon.

COMMENTAIRE

Une réflexion réaliste sur la réconciliation : même une fois le conflit officiellement clos, une trace subsiste presque toujours. Mieux vaut donc éviter d'accumuler les rancunes dès le départ, plutôt que de chercher à les réparer après coup. L'image du contrat renvoie à un usage ancien : le créancier conservait la moitié gauche de la tablette, mais quiconque avait du caractère n'en réclamait pas activement le paiement.

80 Le petit pays, le peu de gens

Que le pays soit petit, que le peuple soit peu nombreux.
Qu'il y ait des outils multipliés par dix, par cent, mais qu'on ne les emploie pas.
Que le peuple, tenant la mort pour grave, n'émigre pas au loin.
Bien qu'il y ait bateaux et chars, que nul n'ait l'occasion de les monter ;
bien qu'il y ait cuirasses et armes, que nul n'ait l'occasion de les déployer.
Que le peuple revienne à l'usage des cordes nouées pour compter.
Que sa nourriture lui semble savoureuse, que ses vêtements lui semblent beaux,
que sa demeure lui semble paisible, que ses coutumes lui semblent joyeuses.
Que les pays voisins se regardent l'un l'autre,
qu'on entende d'un pays à l'autre le chant du coq et l'abolement du chien,
et que le peuple, jusqu'à la vieillesse, jusqu'à la mort,
n'ait jamais besoin d'aller et venir de l'un à l'autre.

COMMENTAIRE

L'un des chapitres les plus poétiques et les plus utopiques du texte : une vision de vie simple, autosuffisante, où l'agitation du voyage, du commerce et de la conquête n'a plus lieu d'être. Ce n'est pas un rejet de la technique en elle-même (les « outils multipliés par dix ou cent » existent) mais de la nécessité de leur usage : le bonheur suffisant à lui-même n'a nul besoin de sans cesse chercher ailleurs.

81 Les paroles vraies ne sont pas belles

Les paroles vraies ne sont pas belles ; les belles paroles ne sont pas vraies.
Qui est bon n'est pas disert ; quiconque est disert n'est pas bon.
Quiconque sait n'est pas savant ; quiconque est savant ne sait pas.
Le sage n'amasse pas :
plus il fait pour les autres, plus il possède ;
plus il donne aux autres, plus il a en abondance.
La Voie du Ciel est bénéfique, et ne nuit jamais ;
la Voie du sage est d'agir, sans jamais rivaliser.

COMMENTAIRE

Le tout dernier chapitre du Tao Te King referme l'ouvrage sur une note lumineuse : le paradoxe du don, dont on ne s'appauvrit jamais, résume à lui seul l'esprit du texte tout entier. Loin d'un renoncement triste, c'est une invitation joyeuse à sortir de la logique de l'accumulation pour entrer dans celle du partage sans calcul — dernière et peut-être plus belle formulation du non-agir qui, du premier au dernier chapitre, aura été le fil conducteur de cette Voie.